**Bac blanc commun 2018 - CORRIGÉ**

**Corpus**:

Texte 1 : Emile Zola, chapitre 14, *Au Bonheur des dames*, 1883

Texte 2 : Jean Anouilh, « le carrosse inutile », *Fables*, 1962

Texte 3 : Jacques Sternberg, « Le Credo », texte intégral*, Histoires à dormir sans vous*, 1990

Document 4 : Banksy, pochoir sans titre réalisé sur un mur londonien, 2011

**Orthographe**: - 2 (le préciser, ou pas dans l’appréciation)

I – Après avoir lu très attentivement l’ensemble du corpus, vous répondrez à la question suivante :

Quel regard les écrivains et l’artiste du corpus portent-ils sur la société de consommation ?

**Répondre à la question + justification**

**Structure :** confrontation, synthèse

**Va à l’essentiel**

**Correctement écrit**

**Réponse comparative qui va moduler les aspects suivants :**

Un regard fasciné (Mouret, car conso = abondance , facilité, luxe), amusé : humoristique et plaisant du fabuliste qui joue sur les codes du conte et de la fable, ironique du narrateur chez Sternberg (polyphonie, reprise des slogans), lucide, Banksy, qui voit le gouffre dans lequel tombe la consommatrice entraînée par son chariot, regard critique qui souligne les rapports de domination engendrés par la consommation, la dépendance et l’aliénation des consommateurs (Mouret, Sternberg), destruction des relations humaines (Cendrillon, le couple en puissance, sans devenir)

Consommation🡪 déshumanisation, aliénation, destruction des relations humaines, qui entraîne vers le gouffre. Mortifère, ne fait pas le bonheur.

\*

1. Commentaire : *Vous commenterez le texte de Zola (texte 1).*

Centre d’intérêts du texte, analyse du texte

Démonstration : analyse, interprétation

Pas de pénalisation pour l’absence de problématique

Description et au-delà de la description

*Pour le développement de ce corrigé, si vous le souhaitez : Document personnel du professeur, M. MIRGAIN, juste relu par GZ*

<http://bmirgain.skyrock.com/1766894272-ZOLA-AU-BONHEUR-DES-DAMES-commentaire-corrige-du-professeur.html>

INTRODUCTION

Octave Mouret, neveu de Saccard, a hérité du magasin « *Au bonheur des Dames* » à la mort de la femme de son oncle. Il a transformé l'échoppe en grand magasin, en « palais du rêve ». Ce roman est le onzième volume de la fresque des Rougon-Macquart, «*l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire* ». Ce roman a été rédigé du 28 mai 1882 au 25 janvier 1883, sous la forme d'un feuilleton dans le journal *Gil Blas* publié du 17 décembre 1882 au 1er mars 1883.

Nous allons voir comment l’'extrait du chapitre XIV présente ce grand magasin comme une énorme machine détruisant le petit commerce, comme un monstre qui happe marchandises et clientes. Une cathédrale du commerce moderne, en quelque sorte.

Dans un premier temps, nous montrerons que la description des lieux et des personnages se caractérise par son réalisme, mais aussi par le grandissement héroïque, épique. Dans un deuxième temps, nous étudierons la satire sociale de la petite et moyenne bourgeoisie qui laisse entrevoir un réquisitoire contre la société de consommation et le mercantilisme.

**I. UNE DESCRIPTION REALISTE ET EPIQUE A LA FOIS**

**A Une description d'un grand magasin et de sa clientèle essentiellement féminine**

- La « cohue » et la « fièvre » d'une journée de solde dans le décor d'un magasin parisien : «l'énorme charpente métallique », les « escaliers suspendus » et les « ponts volants », les «rayons » de la lingerie fine et du cuir (« étoffes », « corsage », « ganterie »...), les galeries («Mme Marty et sa fille emportées au plus haut... »).

- Un décor grandiose : rôle des hyperboles dans le texte (« flamboiements »), évocation de couleurs lumineuses (« l'éblouissement des feux électriques »), de bruits divers (« remous », «l'or sonnait dans les caisses » (synecdoque « or », métaphore lexicalisée « sonnait » - des espèces sonnantes et trébuchantes)

- Des images évocatrices d'un mouvement de foule : les métaphores marines « de longs remous brisaient la cohue », « la houle désordonnée des têtes », la métonymie « les ombres noires » , les termes de généralisation (le « peuple de femmes », « la clientèle », « les mères », « les âmes inoccupées », « son petit monde ») ou les expressions génériques (« la femme »), métaphore et synecdoque « cette mer de corsages gonflés de vie » (figure synecdochique qui prend la partie pour exprimer le tout, ici les corps féminins)

- La technique de l'empilement : rôle de la parataxe (accumulation de mots juxtaposés sans aucun mot de liaison qui explicite les rapports syntaxiques de subordination ou de coordination qu'entretiennent les phrases ou les mots), de l'asyndète (absence d'outils de liaison grammaticale), énumération, recensement : virtuosité du narrateur omniscient, Zola, qui propose un récit très circonstancié des faits et gestes, des entrées et sorties ; 🡪 un tableau saisissant et très réaliste.

**B. Le grandissement épique**

- Présence de substantifs (« entassement ») et d'adjectifs à valeur hyperbolique (« énorme charpente métallique », « entassement continu de marchandises », « les heures frissonnantes»), rôle des adverbes ou locutions adverbiales (« culte sans cesse renouvelé du corps ») métaphores animalisantes, déshumanisation de la foule (images suggérant l'entassement (la « clientèle entassée ») , le troupeau, « un bétail » et le panurgisme (images grégaires de la « bande » par exemple) ;

- Des comparaisons qui contribuent à l'amplification du propos : « comme pour les noces populaires de quelque souveraine », verbes de mouvement pour décrire le branle-bas de combat  
- L'expression de passions violentes (métaphore lexicalisée de la « fièvre »), isotopie lexicale de l'agitation du corps (« vertige », « à moitié défaite » , « passion nerveuse », participiale « battant de désirs ») ou des objets (« le saccage des étoffes », « l'or sonnait ») ; rôle de la subordonnée conditionnelle (évocation de l'hypothèse d'une fermeture du magasin qui engendrerait alors un cataclysme) ; la joie de vivre, le sentiment d'euphorie « corsages [...] tout fleuris de bouquets de violettes »

- Assimilation du magasin à un temple sacré (mythologisation), à un sanctuaire religieux (« culte », «au-delà divin », etc...), des femmes qui paraissent comme des nymphes aquatiques ; une fresque sociale donc qui prend l'allure d'une épopée, au service de la satire sociale et politique.

**II. POUR UNE SATIRE DE LA PETITE ET MOYENNE BOURGEOISIE**

**A. MOURET, UN PERSONNAGE REPRESENTANT LE CAPITALISME NAISSANT ET SEDUISANT SANS VERGOGNE SA CLIENTELE PETITE BOURGEOISE**

Lecture du texte à la lumière d'un horizon historique : arrivisme cupide de Mouret, prêt à n'importe quoi pour parvenir à la fortune et à la renommée, en vendant le plus d'articles possible à la petite et moyenne bourgeoisie parisienne (*pecunia pecuniam non parit* ! "L'argent ne fait pas d'argent")

- Mouret, rénovateur de l'économie haussmanienne\*, ère de prospérité pour les marchés économiques et financiers, de croissance fondée sur l'augmentation de la consommation des particuliers : il exploite ce grouillement féminin comme une mine de houille...

- frénésie spéculative, tourmente du peuple qui entre dans un sanctuaire en retirant le voile

- Mouret, le leader charismatique (ou le « tentateur » d'une nouvelle théologie du mercantilisme, du consumérisme (irrésistible ascension sociale de ce baron du grand commerce) ;

- Aventure financière : Mouret se taille la part du lion, cherche à obtenir des avantages financiers, promesse des gains à venir avec décotes et abattements sur les prix à venir...

- Octave Mouret, le grand patron exploiteur (« avec la brutalité d'un despote »), un personnage monstrueux, un prédateur (« dont le caprice ruinait les ménages »)

- Le propriétaire de ce magasin s'enorgueillit de sa toute puissance, du triomphe du capitalisme conquérant : « il se sentit maître une dernière fois », « il les tenait à ses pieds (...) ainsi qu'un bétail dont il avait tiré sa fortune » (thématique de l'exploitation de l'homme, et de la femme...).

**B. UN REQUISITOIRE CONTRE LE MERCANTILISME (*AURI SACRA FAMES* (La foule sans nom !)**

- La population urbaine est prête à vendre son âme au diable, prête à s'aplatir corps et âmes sur le tapis rouge des grands argentiers, insatiable soif de consommation : l'enrichissement de la bourgeoisie au détriment du prolétariat (« dans leur luxe accru depuis dix ans »).

- Le mercantilisme, nouvel opium du peuple, obsession endémique de la gloutonnerie : une libération des pulsions qui conduit à une aliénation paradoxale

- Les métaphores mécaniques et dévoratrices : l'exploitation sans scrupules de la coquetterie féminine, une « mécanique à manger les femmes » écrit Zola dans *Nana* (Mouret flatte chez les femmes le goût de l'artifice, le désir de paraître)

- La ruée des femmes fait penser à des bacchantes en folie, à un rituel cannibalesque et sexuel: « avec la volupté assouvie et la sourde honte d'un désir contenté au fond d'un hôtel louche »

- un récit témoignage sur le pouvoir de l'argent\*\* : « la clientèle dépouillée, violée, s'en allait à moitié défaite »

- L'obsession de la beauté (« culte sans cesse renouvelé du corps ») cache, dissimule des frustrations qui sont bien réelles (« les heures vides » de ces « âmes inoccupées ») : comme dans le roman de Flaubert, où Madame Bovary ne sait résister à la frénésie des dépenses, qui l'amène à l'autodestruction, au suicide ; ici, les femmes cherchent aussi à renouveler la jouissance (abondance du vocabulaire de la séduction et de ses détraquements : la clientèle est « violée »)

- Ce grand magasin prend l'allure d'un tabernacle, d'une chapelle élevée au culte de la grâce féminine (« sa création apportait une religion nouvelle, les églises que désertait peu à peu la foi chancelante étaient remplacées par son bazar ») : prolifération des métaphores religieuses : les anciennes dévotes (« le cri éperdu des dévotes ») et les mères de famille (Mouret « avait conquis les mères elles-mêmes ») se muent en de modernes amazones (voir l'expression « de son air superbe ») ; la religion catholique (« l'autel et le confessionnal ») est tournée en dérision, d'une manière d'autant moins fortuite chez Zola que les grands magasins faisaient l'objet d'une bénédiction religieuse à l'époque (en 1874, par exemple, les nouveaux magasins du Printemps furent bénis par un curé pour des raisons publicitaires...)

- L'architecture du magasin de Mouret fait penser à une cathédrale du commerce moderne, ce ne sont plus les cloches qui sonnent, mais les pièces de monnaie (« l'or sonnait dans les caisses »), ce ne sont plus les sermons qui font frissonner les paroissiennes (« la foi chancelante », « les heures frissonnantes et inquiètes qu'elle vivait jadis au fond des chapelles ») mais une névrose du chiffon (d'où l'hyperbole « le saccage des étoffes [qui] jonchait les comptoirs » pour exprimer cette frénésie hystérique qui consiste à vouloir toucher à tous les tissus, quitte à les froisser).

**ELEMENTS POUR UNE CONCLUSION**

Le titre du roman d'Emile Zola nous invite à une réflexion au sujet du bonheur. Avec la révolution industrielle, l'individu moderne baigne dans le « toujours plus » et les excès, il est en quelque sorte sommé de jouir à tout prix, de tout, de rien diront d'autres... A son corps défendant, l'homme (et la femme) de la postmodernité devra consommer pour se satisfaire, même à son corps défendant, tout excité qu'il est à désirer. Zola démontre avec brio que notre société rentre dans le règne de la plus-value et de la montée de l'excitation qui l'accompagne. Place à l'homme sans qualité, à l'homme sans gravité dans une société libérale triomphante. L'extrait du roman montre bien que nous sommes passés d'une culture fondée sur le refoulement de nos désirs à une autre qui recommande aujourd'hui leur libre expression. Nous ne cherchons plus une harmonisation avec un idéal philosophique mais avec un objet de satisfaction immédiate de nos pulsions. Vouloir tout à la fois, tout de suite, tout ensemble, ici, maintenant. Notre civilisation « marketing », caractérisée par le mercantilisme et le consumérisme, obsédée par les objets de jouissance, comme le souligne le psychanalyste Charles Melman\*\*\*, conduit les individus à une impasse, celle de la « compensation émotionnelle » qui marque la résurgence inéluctable de la frustration.

\*Baron Haussmann, préfet de la Seine entre 1853 et 1870 qui va doubler la superficie de Paris et provoquer le déclin du « vieux Paris »

\*\* Le grand magasin « Le Bon Marché » qui avait ouvert à Paris en 1852 dépassait au début des années 1880 le million de francs en chiffre d'affaires pour une seule journée de vente !

\*\*\*Charles Melman : « *L'homme sans gravité* », éditions Denoël, Paris, 2002.

\*

**Dissertation :** ***Pensez-vous que la littérature, et les arts en général, aient pour mission essentielle de faire réfléchir et agir sur les défauts de la société ? Vous répondrez à cette question en vous appuyant nécessairement sur le corpus, les œuvres étudiées en classe et votre culture personnelle.***

**Attentes**: Raisonnement, réflexion nuancée, illustrés par exemples analysés.

[Quels défauts ? Pourquoi ? Comment ?]

**I. la littérature, et les arts en général, n’auraient pas pour mission essentielle de faire réfléchir et agir sur les défauts de la société**

A. Divertissement, émotion, panoplie de tous sentiments humains

B. Quête, confrontation beauté, esthétique : Baudelaire, Parnasse, Zola travail sur la littéralité « vision la plus juste de la réalité ». Banksy

C. Elévation spirituelle qui nous rend plus humain : Banksy

**II. la littérature, et les arts en général, ont pour mission de faire réfléchir et agir sur les défauts de la société**

Réfléchir, agir. Sur quoi ? Pourquoi ?

A. Matière première qui entoure l’écrivain, corriger, œuvre qui reflète société et s’en nourrit. *Castigat ridendo mores* (Molière)

B. Maîtrise, efficacité des techniques, des outils, registres, convaincre, persuader

C. Artiste visionnaire : prophète, voyant, devin. Engagement.

***Cf. devoir d’une élève de S à laquelle j’ai mis 19***

\*

**Invention : *En vous inspirant du texte de Zola, imaginez un jour de soldes vécu par une vendeuse ou un vendeur. Dans un monologue intérieur à la première personne, votre personnage exprimera ses émotions et réfléchira sur la société de consommation.***

**Critères :**

Monologue intérieur à la 1° personne

Description

Emotions

Réflexion

Registres littéraires

Niveau de langue correct

Choix du chronotope : indifférent

**Proposition - après coup – de Claire Marmontel, 1°L**

***C’est très réussi. J’ai quand même corrigé pas mal de fautes… 18/20.***

**Les soldes ou la bataille du bonheur des dames.**

**7 heures du matin**

Calme plat, le soleil commence à peine à pointer le bout de son nez. Tout est calme encore, aucun bruit, rien, le néant. Les lumières des LED vacillent de temps en temps, comme mes yeux qui veulent se refermer pour me replonger dans les bras de Morphée. Je lutte et résiste à la tentation, ma tasse de café près de moi me fait les yeux doux en m'appelant, alors je bois de cette boisson chaude pour me donner du courage. Les allées du magasin sont désertes et les mannequins me lancent des regards moqueurs, habillés de riches vêtements, comme s'ils se réjouissaient de ce qui va m'arriver. Quel triste sort que le mien ! Je regarde la devanture, personne, les rues sont vides, c'est le calme avant la tempête, car, aujourd'hui, c'est le premier jour des soldes, vive bataille à laquelle se livrent les femmes riches de notre société matérialiste.

**9 heures**

Elles sont la, elles sont des milliers, j'ai la boule au ventre, je les regarde, toutes collées aux portes, les visages peinturlurés de produits de beauté, si près de la vitre que leurs bouches, rouge vermeille, créent de la buée sur la vitrine. Elles se bousculent déjà, elles sont toutes collées les unes aux autres, en ligne, comme des sprinters sur une ligne de départ. Je ne suis même pas sûre qu'elles arrivent à franchir le seuil de la porte sans tomber.

Tout ça pour des fichus soldes.

Elles se sont préparées à ce jour comme si c'était le plus gros combat de leur vie, remarquez, c'est sans doute le cas. Elles ont sorti leurs crocs acérés, leurs bouches sont déformées par des grognements et leurs yeux vitreux me fixent, l'air de dire « Bon, quand est-ce que tu nous ouvres, pauvre cloche ». Je pourrais même entendre leurs cœurs battre en cadence, et, je suis certaine que c'est le cas. Elles sont comme des prédatrices partant à la chasse, cherchant leurs proies, la plus juteuse, le meilleur morceau, et tout ça, avant toutes les autres.

Ça commence, les femmes entrent en vitesse, tirant par la main leurs pauvres enfants innocents qui ne veulent qu'une chose, retourner regarder ce fichu Mickey. Ils me regardent en passant, de leurs yeux larmoyants, comme ceux des animaux qu'on envoie à l'abattoir. Un regarde seulement, je les comprends. J'ai envie de leur crier « courage, mes p'tits gars », mais je n'en ai même pas assez pour moi. Quelle vie de chien.

Ah ! Les prix qui baissent, les offres, les lots, les promotions ! Ne pourraient-ils pas les augmenter ces fichus prix ? Non, impossible, suis-je bête ! Ça ne pousserait pas à l'achat. Et comme le dirait si bien mon cher directeur, Monsieur Graslin, «  Mais enfin, ma petite, souriez ! Ça fait vendre ». Que crétin. Vendre. Argent. Profit. Il n'a que ça à la bouche. Il aurait dû devenir banquier ! Pauvre homme cupide.

**11 heures**

Plus qu'une heure avant ma pause. Les cris résonnent dans ma tête. Ma bouche répète sans cesse les prix, « Bonjour », « Au revoir ». Déjà des plaintes auxquelles je réponds à peine mais, à l'intérieur de moi, je hurle, je veux leur crier que je ne suis qu'une pauvre employée et que malgré mon statut, je mérite respect et politesse, mais je ne le fais pas.

Une dame n'est pas contente de la taille de sa robe, une autre de la couleur, et encore une autre de la forme. Qu'est ce que je peux y faire moi ? Je ne suis qu'une caissière.

Les femmes sont des lionnes enragées qui se grognent dessus, elles arrivent même à se bousculer à plus de trois mètres. Il règne un climat tendu et lugubre, comme si toute la joie, la paix et le bonheur du monde s'en étaient allés pour laisser libre cours à la violence, la haine et la compétition.

Les acheteurs hurlent, s'arrachent les cheveux et les vêtements des mains, le calme du matin a disparu.

Les gingles de publicités tournent en boucle dans la boutique, je peux maintenant réciter chaque slogan, de chaque marque, de Addidas à Zara. Mais leurs pubs idiotes ne me poussent pas à l'achat et je dois bien être l’une des seules, je suis une résistante à la société de consommation, je ne souhaite pas devenir une femme de mon temps. Pour quoi faire d'ailleurs ? Ressembler à toutes ces femmes en tailleurs, talons et chignon impeccable ? Non merci, ça ne me ressemble pas.

**13 heures 30**

Ma pause est malheureusement finie, je retourne au front voir ces soldats s’entretuer, se cacher pour attendre le moment opportun et frapper fort. Armées de cartes bancaires, elles attendent leurs biens que je suis la seule à pouvoir leur donner. Une certaine puissance, un pouvoir certain que je possède, je m'amuse de leurs pertes de patience et de leurs soupirs, je joue ainsi pour m'amuser durant mes heures de malheurs, au moins ça me tient éveillée.

**15 heures**

Les rayons sont presque vides, mes collègues courent, rayons, arrière-boutique, rayons -réserve, ils n'arrêtent pas. Je n'imagine même pas ceux qui s'occupent des cabines. Tous les employés m'envient, il est vrai que je ne bouge pas vraiment à la caisse. Mon statut fait de moi une personne pas très appréciée, et sentir leurs regards haineux me fait relever la tête un peu plus haut, je leurs souris, histoire de me montrer plus mature qu'eux, mais aussi pour les embêter un peu plus. Malgré ça, je veux être ailleurs. Je ne suis pas une personne qu'on enferme dans un magasin. Je veux vivre et non vendre des produits fabriqués par de pauvres enfants forcés au travail. Je veux bouleverser les normes et faire de cette fichue société de consommation un renouveau guidé par l'art, la tolérance et la paix. Ici, c'est à qui produira le plus en le moins de temps possible ! Les directeurs, avares et cupides, ne voient que par la gloire et la reconnaissance. Ils veulent flatter leur ego à cause duquel ils ont déjà du mal à avancer. Les compliments et la réussite de leur travail à la chaîne font gonfler leurs énormes bedaines et leurs boutons purulents. Eh oui, d'où croyez vous que leur apparence monstrueuse provienne ? De leurs vices, bien sûr.

Les femmes se jugent de haut en bas, pourtant elles sont identiques. Ce sont des miroirs qui trottinent de partout, cherchant L'ARTICLE, celui qui changera tout, mais ça ne sera qu'un autre tailleurs parmi tant d'autre rangé proprement dans leurs immense dressing remplis à ras-bord de choses aussi vieilles que leurs style.

**17 heures**

Plus que 2 heures à tenir, sans café et « avec le sourire, s'il vous plaît ». C'est la dernière ligne droite avant l'arrivée, les derniers articles, la dernière vague. J'ignore si elle sera plus violente que celles auxquelles j'ai déjà dû faire face. Il faut s'armer de courage, ne pas flancher. « Dans deux heures, je serai chez moi », me répété-je sans cesse. Un éclair déchire le ciel, faisant trembler les vitres du magasin, comme pour marquer le coup et rendre cet instant encore plus stressant qu'il ne l'est déjà. Il y a de l’électricité dans l'air. Des bruits de pas rapides, des froissements de tissus, des respirations saccadées. Elles arrivent encore une fois, ces femmes enragées. Je prends une grande respiration, c'est à moi de jouer.

**19 heures**

Inspire, expire. Je suis vivante. Effondrée sur une chaise, je reprends mon souffle. La dernière vague était définitivement la pire, à peine le temps d'un « Bonjour », pas le temps d'un « Au revoir », déjà une nouvelle cliente. Elles venaient à peine de pénétrer dans la boutique, qu'elles étaient déjà une dizaine devant ma caisse. Par quelle maléfice ? Mes bras sont engourdis, je ne sens plus mes doigts, j'ai une migraine affreuse et ma voix a décidé de me lâcher. Mais je me dis que je suis vivante et indemne, enfin en quelque sorte.

Les mannequins sont nus et ont arrêtés de rire, c'est à mon tour de les dévisager fièrement, et, en riant doucement, c'est l'ironie du sort, ils ont honte et ils ont bien raison. Je me balade doucement dans les allées maintenant désertes. Il n'y a plus rien, elles ont tout pris, c'est comme si le magasin n'avait jamais été rempli.

En le regardant, une personne ne pourrait même pas imaginer ce qui s'est passé ici, mais nous, nous le savons.

**Claire Marmontel, 1°L**

**ANNEXES –**

Carmen

L'amour est comme l'oiseau de Twitter  
On est bleu de lui, seulement pour 48 heures  
D'abord on s'affilie, ensuite on se follow  
On en devient fêlé, et on finit solo  
Prends garde à toi  
Et à tous ceux qui vous like  
Les sourires en plastiques sont souvent des coups d’hashtag  
Prends garde à toi  
Ah les amis, les potes ou les followers  
Vous faites erreur, vous avez juste la cote

(Refrain)  
Prends garde à toi  
Si tu t’aimes  
Garde à moi  
Si je m’aime  
Garde à nous, garde à eux, garde à vous  
Et puis chacun pour soi  
Et c’est comme ça qu’on s’aime, s’aime, s’aime, s’aime  
Comme ça consomme, somme, somme, somme, somme  
Et c’est comme ça qu’on s’aime, s’aime, s’aime, s’aime  
Comme ça consomme, somme, somme, somme, somme  
Et c’est comme ça qu’on s’aime, s’aime, s’aime, s’aime  
Comme ça consomme, somme, somme, somme, somme  
Et c’est comme ça qu’on s’aime, s’aime, s’aime, s’aime  
Comme ça consomme, somme, somme, somme, somme

(Couplet 2)  
L’amour est enfant de la consommation  
Il voudra toujours toujours toujours plus de choix  
Voulez voulez-vous des sentiments tombés du camion  
L’offre et la demande pour unique et seule loi  
Prends garde à toi  
"Mais j’en connais déjà les dangers moi  
J’ai gardé mon ticket et s’il le faut j’vais l’échanger moi  
Prends garde à toi  
Et s’il le faut j’irais m’venger moi  
Cet oiseau d’malheur j’le mets en cage  
J’le fait chanter moi"

(Refrain)

Un jour t’achètes, un jour tu aimes  
Un jour tu jettes, mais un jour tu payes  
Un jour tu verras, on s’aimera  
Mais avant on crèvera tous, comme des rats

« Carmen », Stromaé, 2015  
En savoir plus sur <https://www.lacoccinelle.net/884922.html#pRzRExWZgYF05XgH.99>

**UNE VICTIME DE LA RÉCLAME, Zola, 1866**

J’ai connu un brave garçon qui est mort l’année dernière, et dont la vie a été un long martyre.

Claude, dès l’âge de raison, s’était tenu ce raisonnement : «Le plan de mon existence est tout tracé. Je n’ai qu’à accepter aveuglément les bienfaits de mon âge. Pour marcher avec le progrès et vivre parfaitement heureux, il me suffira de lire les journaux et les affiches, matin et soir, et de faire exactement ce que ces souverains guides me conseilleront. Là est la véritable sagesse, la seule félicité possible.» À partir de ce jour, Claude prit les réclames des journaux et des affiches pour code de sa vie. Elles devinrent le guide infaillible qui le décidait en toutes choses ; il n’acheta rien, n’entreprit rien qui ne lui fût recommandé par la grande voix de la publicité.

C’est ainsi que le malheureux a vécu dans un véritable enfer.

Claude avait acquis un terrain fait de terres rapportées, où il ne put bâtir que sur pilotis. La maison, construite selon un système nouveau, tremblait au vent et s’émiettait sous les pluies d’orage.

À l’intérieur, les cheminées, garnies de fumivores ingénieux, fumaient à asphyxier les gens; les sonnettes électriques s’obstinaient à garder le silence ; les cabinets d’aisances, établis sur un modèle excellent, étaient devenus d’horribles cloaques; les meubles, qui devaient obéir à des mécanismes particuliers, refusaient de s’ouvrir et de se fermer.

Il y avait surtout un piano mécanique qui n’était qu’un mauvais orgue de Barbarie, et un coffre-fort incrochetable et incombustible que des voleurs emportèrent tranquillement sur leur dos par une belle nuit d’hiver.

Le malheureux Claude ne souffrait pas seulement dans ses propriétés, il souffrait dans sa personne.

Ses vêtements craquaient en pleine rue. Il les achetait dans ces maisons qui annoncent un rabais considérable pour cause de liquidation.

Je le rencontrai un jour complètement chauve. Il avait eu l’idée de changer ses cheveux blonds pour des cheveux noirs, toujours guidé par son amour du progrès. L’eau qu’il venait d’employer avait fait tomber ses cheveux blonds, et il était enchanté, parce que, disait-il, il pouvait maintenant faire usage d’une certaine pommade qui lui donnerait, à coup sûr, une chevelure noire deux fois plus épaisse que son ancienne chevelure blonde.

Je ne parlerai pas de toutes les drogues qu’il avala. De robuste qu’il était, il devint maigre et essoufflé. C’est alors que la réclame commença à l’assassiner. Il se crut malade, il se traita selon les excellentes recettes des annonces, et, pour que la médication fût plus énergique, il suivit tous les traitements à la fois, se trouvant très embarrassé devant l’égale quantité d’éloges décernés à chaque drogue.

La réclame ne respecta pas plus son intelligence. Il emplit sa bibliothèque des livres que les journaux lui recommandèrent. La classification qu’il adopta fut des plus ingénieuses : il rangea les volumes par ordre de mérite, je veux dire selon le plus ou le moins de lyrisme des articles payés par les éditeurs.

Toutes les sottises et toutes les infamies contemporaines s’entassèrent là. Jamais on ne vit pareil amas de turpitudes. Et Claude avait eu le soin de coller, sur le dos de chaque volume, la réclame qui le lui avait fait acheter.

Lorsqu’il ouvrait un livre, il savait ainsi à l’avance l’enthousiasme qu’il devait témoigner ; il riait ou il pleurait suivant la formule.

À ce régime, il devint complètement idiot.

Le dernier acte de ce drame fut navrant.

Claude, ayant lu qu’une somnambule guérissait tous les maux, s’empressa d’aller la consulter sur les maladies qu’il n’avait pas. La somnambule lui offrit obligeamment de le rajeunir en lui indiquant le moyen de n’avoir plus que seize ans. Il s’agissait simplement de prendre un bain et de boire une certaine eau.

Il avala la drogue, se plongea dans le bain, et il s’y rajeunit si absolument, qu’au bout d’une demi-heure, on l’y trouva étouffé.

Même après sa mort, Claude fut la victime des annonces. Par testament, il avait voulu être enseveli dans une bière à embaumement instantané dont un droguiste venait de prendre le brevet. La bière, au cimetière, s’ouvrit en deux, et le misérable cadavre glissa dans la boue et dut être enterré pêle-mêle avec les planches rompues de la caisse.

Son tombeau, en carton-pierre et en simili-marbre, détrempé par les pluies du premier hiver, ne fut bientôt plus sur sa fosse qu’un tas de pourriture sans nom.

**Georges Perec, *Les Choses* (1965), incipit**

L'œil, d'abord, glisserait sur la moquette grise d'un long corridor, haut et étroit. Les murs seraient des placards de bois clair, dont les ferrures de cuivre luiraient. Trois gravures, représentant l'une Thunderbird, vainqueur à Epsom, l'autre un navire à aubes, le *Ville-de-Montereau*, la troisième une locomotive de Stephenson, mèneraient à une tenture de cuir, retenue par de gros anneaux de bois noir veiné, et qu'un simple geste suffirait à faire glisser. La moquette, alors, laisserait place à un parquet presque jaune, que trois tapis aux couleurs éteintes recouvriraient partiellement.

Ce serait une salle de séjour, longue de sept mètres environ, large de trois. A gauche, dans une sorte d'alcôve, un gros divan de cuir noir fatigué serait flanqué de deux bibliothèques en merisier pâle où des livres s'entasseraient pêle-mêle. Au-dessus du divan, un portulan occuperait toute la longueur du panneau. Au-delà d'une petite table basse, sous un tapis de prière en soie, accroché au mur par trois clous de cuivre à grosses têtes, et qui ferait pendant à la tenture de cuir, un autre divan, perpendiculaire au premier, recouvert de velours brun clair, conduirait à un petit meuble haut sur pieds, laqué de rouge sombre, garni de trois étagères qui supporteraient des bibelots : des agates et des œufs de pierre, des boîtes à priser, des bonbonnières, des cendriers de jade, une coquille de nacre, une montre de gousset en argent, un verre taillé, une pyramide de cristal, une miniature dans un cadre ovale. Puis, loin, après une porte capitonnée, des rayonnages superposés, faisant le coin, contiendraient des coffrets et des disques, à côté d'un électrophone fermé dont on n'apercevrait que quatre boutons d'acier guilloché, et que surmonterait une gravure représentant le *Grand Défilé de la fête du Carrousel*. De la fenêtre, garnie de rideaux blancs et bruns imitant la toile de Jouy, on découvrirait quelques arbres, un parc minuscule, un bout de rue. Un secrétaire à rideau encombré de papiers, de plumiers, s'accompagnerait d'un petit fauteuil canné. Une athénienne supporterait un téléphone, un agenda de cuir, un bloc-notes. Puis, au-delà d'une autre porte, après une bibliothèque pivotante, basse et carrée, surmontée d'un grand vase cylindrique à décor bleu, rempli de jaunes, et que surplomberait une glace oblongue sertie dans un cadre d'acajou, une table étroite, garnie de deux banquettes tendues d'écossais, ramènerait à la tenture de cuir.

Tout serait brun, ocre, fauve, jaune : un univers de couleurs un peu passées, aux tons soigneusement, presque précieusement dosés, au milieu desquelles surprendraient quelques taches plus claires, l'orange presque criard d'un coussin, quelques volumes bariolés perdus dans les reliures. En plein jour, la lumière, entrant à flots, rendrait cette pièce un peu triste, malgré les roses. Ce serait une pièce du soir. Alors, l'hiver, rideaux tirés, avec quelques points de lumière – le coin des bibliothèques, la discothèque, le secrétaire, la table basse entre les deux canapés, les vagues reflets dans le miroir – et les grandes zones d'ombres où brilleraient toutes les choses, le bois poli, la soie lourde et riche, le cristal taillé, le cuir assoupli, elle serait havre de paix, terre de bonheur.

**Extrait d’un article de L’Encyclopedia universalis sur *Les Choses :* « La consommation des signes » +**<https://education.francetv.fr/matiere/litterature/premiere/video/les-choses-de-georges-perec>

Ce petit livre laissa perplexes nombre de critiques, qui ne savaient s'ils devaient louer ses qualités de roman, de satire ou de document... En remplaçant la mention « roman » sur la couverture par le fameux sous-titre « Une histoire des années soixante » (écho peut-être du non moins célèbre « Chronique de 1830 » du *Rouge et le Noir ?*), Perec semblait privilégier la dimension sociologique du texte. Mais voir dans *Les Choses* une critique de la société de consommation revient, au pire, à commettre un contresens, au mieux, à réduire considérablement la portée de l'analyse. Car les rêves de Jérôme et Sylvie n'ont pas grand-chose à voir avec l'engouement contemporain pour les « arts ménagers ». Bien au contraire. En convoitant des objets d'ordre essentiellement symbolique, le jeune couple « fantasme » moins l'appropriation de biens matériels que le rattachement à une classe où les biens semblent d'emblée détachés des conditions de leur acquisition. L'idéal de ces petit-bourgeois est moins de devenir riches que de l'avoir toujours été ! Mépris de la réussite par le travail, quête obsédante d'une aisance « patinée » par le temps (d'où la fréquentation assidue des antiquaires, aux antipodes du désir de « neuf » des « parvenus »), aspiration à la désinvolture supposée des aristocrates ou des grands bourgeois... C'est sans doute par là que le livre de Perec touche si juste, dans l'identification d'un ressentiment social caractéristique d'une partie de la jeunesse des classes moyennes issue du baby-boom, dont le romantisme de Mai-68 constituera une expression plus ou moins consciente. Cette recherche illusoire et vaine s'achève sur un constat d'échec absolu : « Ils étaient à bout de course, au terme de cette trajectoire ambiguë qui avait été leur vie pendant six ans, au terme de cette quête indécise qui ne les avait menés nulle part, qui ne leur avait rien appris. » Conclusion radicale qui fait naturellement écho à la fin de *L'Éducation sentimentale.*